

Tress

Les deux rides de tension creusées entre les sourcils de son mari firent sourire Tress. S'il continuait comme cela, Max Walker allait vieillir de dix ans avant même la naissance de leur enfant.

Il laissa tomber sa sacoche sur le sol de l'entrée et lui tendit les bras, sa voix faisant écho à l'anxiété qui se lisait sur son beau visage.

— Zut, je n'ai pas envie de partir. Le moment est vraiment mal choisi. Mais je rentre demain soir, alors garde notre petit gars à l'abri et bien au chaud et dis-lui de ne pas s'en faire.

Dehors, le klaxon du taxi obligea Tress à s'interrompre avant de répondre. Par habitude, sa main reposait sur la courbe de son ventre gros comme un ballon sauteur.

— Ne t'inquiète pas. Nous avons encore trois semaines devant nous et s'il me ressemble un tant soit peu, il sera en retard parce qu'il se promène là-dedans et prend du bon temps.

Elle ressentait toujours un frisson de joie en disant « il ». Ils avaient envisagé d'attendre la naissance pour connaître le sexe du bébé mais ils y avaient renoncé à peine cinq minutes plus tard. Max voulait à tout prix

savoir parce qu'il ne supportait pas l'incertitude et la décoratrice d'intérieur qui sommeillait toujours en Tress avait besoin d'un indice pour rêver de la chambre d'enfant parfaite.

—Allez, pars maintenant. Amuse-toi bien. Arrête de te tracasser. Sois brillant. Et puis reviens à la maison demain soir pour t'occuper de ta femme, le taquina-t-elle, s'étirant par-dessus son ventre pour l'embrasser sur les lèvres.

Sa main remonta sur son cou, l'enveloppa tandis que son pouce caressait doucement sa joue.

—Est-ce que tu sais à quel point je t'aime, Tress Walker ? murmura-t-il, son visage si près qu'elle sentait l'arôme mentholé persistant de son dentifrice.

—Assez pour me mettre en cloque et m'avoir sur les bras jusqu'à la fin des temps.

Il sourit en l'embrassant à nouveau.

—Exactement. C'est ton esprit romantique et tes petits mots d'amour tendres qui m'ont séduit.

Nouveau coup de klaxon.

Un rire remonta dans sa gorge tandis qu'elle le repoussait.

—Oui, eh bien, ton chauffeur de taxi ne semble pas ressentir cet amour, alors bouge ton popotin pour qu'il arrête son fichu concert. Notre voisine, Nancy, va le faire taire avec un crochet du droit éclair s'il continue comme ça.

Elle n'était pas loin de la vérité. Ce n'est pas pour rien qu'il n'y avait eu aucun crime dans la rue depuis que Nancy Jenkins avait pris la tête des Voisins vigilants dans ce quartier de Weirbridge. Au départ petit village pittoresque en périphérie de Glasgow, il avait

maintenant atteint la taille d'une bourgade, ce qui s'était accompagné de délits occasionnels. Nancy, une femme au grand cœur – sauf si elle était fâchée –, connaissait tout le monde. Alors qu'elle avait officiellement droit à une retraite, une carte d'abonnement pour le bus et une vie paisible, elle s'était portée volontaire pour surveiller les rues. Même les voyous du coin étaient terrifiés par cette femme. Jadis, elle avait attrapé un voleur qui essayait de s'introduire chez elle par effraction et l'avait menacé de percer ses reins avec ses aiguilles à tricoter si jamais elle le revoyait. Il avait été soulagé quand la police l'avait mis en détention provisoire.

Encore un coup de klaxon.

Max passa la tête par la porte d'entrée ouverte et cria :
— Oui, j'arrive !

Le cœur de Tress fondit en voyant qu'il fronçait encore les sourcils. La réunion n'aurait pas pu tomber plus mal. En tant que directeur financier d'une start-up technologique encore récente, il travaillait généralement dans son bureau à Glasgow, ne se rendant au siège, à Londres, qu'une ou deux fois par mois. Mais aujourd'hui, il se déplaçait pour leur réunion annuelle. Toutefois, ils avaient déjà convenu que ce serait son dernier voyage avant la naissance du bébé.

Tress s'étonnait encore qu'un homme aussi sexy puisse exercer un métier si peu attrayant. Le plus fou, c'était qu'il pouvait parfaitement gagner sa vie comme mannequin. Mais Max n'avait aucune conscience de soi arrogante, ni *ego* surdimensionné. Sa gentillesse authentique et son rire facile étaient les deux premières choses qu'elle avait remarquées chez lui – après son

regard doux et son sourire ravageur – quand elle lui était littéralement rentrée dedans, chez Greggs, dans le centre-ville de Glasgow, quelques années auparavant. Elle était en déplacement en Écosse afin de s’approvisionner en tweed pour le compte de l’entreprise de décoration d’intérieur qui l’employait. Elle s’était esquivée du bureau du fournisseur situé en centre-ville pour une brève promenade dans George Square puis était passée en vitesse chez le boulanger pour s’acheter un en-cas. Leur rencontre avait été le pire cliché jamais vu. Ils avaient tous les deux tendu la main vers une baguette croustillante au thon, exactement au même moment, puis avaient échangé les traditionnels « Je vous en prie », « Non, prenez-la » pendant au moins une minute avant qu’elle ne cède à sa galanterie. Elle avait eu la baguette croustillante et l’homme en même temps. Rencontrer l’amour de sa vie, se marier avec lui en moins d’un an et déménager en Écosse ne figurait pas sur la grille du loto de sa vie et pourtant, elle était là et elle ne l’avait jamais regretté une seule seconde.

Adossée au cadre de la porte, elle le regarda descendre l’allée, agitant sa main et lui soufflant un baiser tandis qu’il montait dans la Skoda Estate. Le taxi dévala la rue, en route pour le trajet de quinze minutes vers l’aéroport de Glasgow. Poussant un soupir, elle retourna dans la cuisine où elle prit son Smartphone pour appeler la doublure de son mari.

Nancy répondit dès la première sonnerie.

—Le bébé arrive ?

—C’est la première chose que tu dis à chaque fois que tu réponds au téléphone ces trois derniers mois. Non, il n’est pas encore en route.

—Oh, Dieu soit loué ! (On sentait un vrai soulagement dans la voix de Nancy.) Je viens juste de mettre ma lotion de permanente, poursuivit-elle. Je dois la rincer maintenant, sinon j’aurais l’air de m’être électrocutée en branchant le chargeur de mon Dyson. Est-ce que je t’ai déjà dit que j’avais un nouveau Dyson ? ajouta-t-elle, prenant son plus bel accent snob.

—Juste une fois ou deux. Ou plutôt à chaque fois que je t’ai parlé depuis que tu l’as acheté, répliqua Tress d’un ton moqueur.

Tress imaginait parfaitement la scène dans la cuisine de Nancy, dans le cottage d’à côté bordant la rue. Cela lui rappelait tellement les activités qui s’étaient déroulées dans la cuisine de la maison de Newcastle où elle avait grandi. Elle et sa mère Julie avaient déménagé dans le lotissement flambant neuf quand Tress était juste en âge de marcher, dans le sillage des autres familles en tête sur les listes d’attente de la municipalité. Sa mère y avait vécu jusqu’à son décès, quelques années auparavant. Elle avait eu les mêmes voisins toute sa vie, des familles qui avaient toutes élevé leurs enfants ensemble, des mères qui étaient devenues des amies et des soutiens à travers les hauts, les bas, les divorces, les remariages, les larmes, les fêtes, les peines, les bonheurs, les pertes et les amours. Beaucoup d’entre elles étaient des mères célibataires comme Julie, la plupart avaient au moins un emploi, parfois deux ou trois, et elles se donnaient toutes un coup de main pour s’entraider. C’était loin d’être parfait mais Tress était reconnaissante envers chacune de ces femmes. Elles avaient aidé à son éducation, avaient rendu son enfance aussi

heureuse que possible, et elles avaient pris soin de sa mère jusqu'à ce que le cancer du sein l'emporte bien trop tôt, à l'âge de 55 ans.

Nancy avait un groupe d'amies de la même trempe. En fait, Tress était convaincue que la copine de Nancy, Angie, était assise à la table de la cuisine en ce moment même, tendant des papiers pointes pour permanente à leur autre copine, Val, qui enroulait les bigoudis sur les boucles poivre et sel de Nancy. Nancy ne remplacerait jamais sa mère mais elle avait pris Tress sous son aile quand cette dernière avait emménagé à Weirbridge. Tress lui était profondément reconnaissante de son attention, de ses rires et de sa passion effrénée pour les vêtements de bébé faits main.

—Je disais justement à Val et à Angie que ces dernières semaines, j'étais horriblement stressée par mes tricots. J'espère que nous allons avoir un été pourri parce que ce bébé a déjà quatorze gilets, vingt-deux bonnets et assez de mouffles pour survivre à une enfance en Sibérie.

Tress gloussa, provoquant un élancement sur le côté de son ventre qui la fit grimacer.

—Quoi ? Qu'est-ce que c'était ? demanda Nancy d'un ton insistant.

—Rien ! assura Tress.

—Si, il y avait quelque chose. Ta respiration a changé.

—Nancy, tu gâches ton talent à la cantine de l'école. Est-ce trop tard pour que tu deviennes enquêtrice de police ?

—Probablement pas mais le gâteau au caramel me manquerait. Peu importe, ma chérie, es-tu sûre que tout va bien ?

—Je vais très bien. J'appelais juste pour dire que Max était parti à l'aéroport et que, donc, tu étais responsable de moi maintenant.

Nancy n'essaya même pas de cacher sa réprobation.

—Je n'arrive toujours pas à croire qu'il soit parti à un moment pareil.

—Tout ira bien ! J'ai encore trois semaines devant moi et il ne s'absente que jusqu'à demain soir. Ça va aller !

—Je sais mais cela ne veut pas dire que je ne vais pas passer le reste de la journée à râler à propos de ton gros et joli bêta auprès de Val et Angie.

—Je n'en attends pas moins de toi...

—Mais Angie dit que si jamais tu en as marre de lui, elle t'en débarrassera.

Cela fit de nouveau sourire Tress. Angie, conductrice de bus âgée de 50 ans, avait une approche très pragmatique avec tout le monde et ne se déplaçait jamais sans ses deux éventails, se plaignant du « changement » à qui voulait l'entendre. Elle n'aurait fait qu'une bouchée du gentil Max.

—Remercie-la de sa proposition mais je le garde pour l'instant.

—Désolée, Angie, elle le garde, annonça Nancy à l'une de ses coiffeuses en titre. Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle à l'attention de Tress, appelle-moi toutes les deux heures et ne t'avise pas de faire quoi que ce soit de fatigant. Je suis de sortie ce soir mais je passerai te voir avant de partir. Et demain, je t'apporterai à manger pour midi et on pourra regarder quelque chose sur Netflix et se rafraîchir, comme vous dites, les jeunes.

—Nancy, tu veux dire décompresser plutôt, non ?

Mais Nancy n'écoutait pas.

—Val était en train de dire qu'un nouveau film avec Pierce Brosnan était sorti. Oh, je ne le jetterais pas du lit pour avoir laissé des miettes de ses biscuits Garibaldi, crois-moi.

Tress entendait les rires en bruit de fond.

—Vous êtes toutes incorrigibles. Je vais raccrocher maintenant au cas où mon enfant entendrait à travers mon ventre et serait dépravé par notre conversation. Merci, Nancy !

—Je t'en prie, mon cœur. À plus tard ! Et n'oublie pas de me dire à quel point ma permanente est belle. Tu auras un bonus en prime si tu me dis que je ressemble à cette Madonna. Nous avons à peu près le même âge et je crois que sous tous ses produits de comblement des rides et ses culottes en cuir, elle est ma copie conforme. Salut !

Sur cet échange plein de sagesse et d'humour pince-sans-rire, elle raccrocha, laissant Tress amusée comme toujours. Après la mort de sa mère, elle avait pensé à certains moments qu'elle ne ressentirait plus jamais ce sentiment de faire partie d'une famille. Julie était fille unique, tout comme Tress et sans aucune famille ; elles avaient vraiment été seules au monde. Sa rencontre avec Max avait tout changé. Elle vivait à des centaines de kilomètres de sa ville natale mais désormais, elle avait un mari. Les amis de celui-ci l'avaient accueillie à bras ouverts et elle s'était liée d'amitié avec les femmes de ce village. C'était le monde de Max mais elle avait vraiment l'impression que c'était le sien aussi.

Tress reposa son téléphone sur la table de la cuisine puis se fit une tasse de thé. Avec beaucoup de lait. Sans sucre. Il était à peine 8 heures du matin mais elle était

levée depuis une heure et elle se sentait déjà épuisée. Claquée mais heureuse, voilà qui résumait assez bien toute sa grossesse. Elle prit sa tasse « Je ne suis pas enceinte, j'ai seulement mangé toutes les tartes » – un cadeau de Nancy, naturellement – et alla jusqu'au bureau qu'elle avait installé dans la véranda, avec vue sur le jardin à l'arrière de la maison. Des projets de décorations étaient éparpillés sur le bureau vintage en acajou, sa trouvaille préférée, dénichée lors d'une journée shopping dans une boutique solidaire de meubles d'occasion, dans l'artère principale de Weirbridge.

Max n'avait pas été dérangé le moins du monde qu'elle veuille apporter sa touche personnelle à ce lieu. Il avait racheté cette maison à ses parents à un prix défiant toute concurrence lorsqu'ils avaient pris leur retraite à Chypre, quelques mois avant sa rencontre avec Tress. Le timing était parfait. Il avait laissé son appartement dans le centre-ville de Glasgow pour revenir dans sa maison d'enfance, et Tress avait démissionné de son emploi à Newcastle pour s'installer en Écosse.

À son arrivée à Weirbridge, Max avait conservé le même emploi tandis que Tress, mettant à profit sa créativité dans la décoration d'intérieur, s'était concentrée sur la maison, transformant le cottage ordinaire de trois chambres en une magnifique grange aménagée, ouverte à l'américaine. Tress avait accompli elle-même la majeure partie du travail : papiers peints, carrelage, peinture, ouverture de la cuisine et des salles de bains, nouveau garnissage des sièges, rénovation de superbes meubles anciens trouvés dans des entrepôts d'antiquités et dans des magasins de seconde main. Si elle ne savait pas comment faire, elle se renseignait. Elle avait

même aidé le maçon à ouvrir les plafonds, abattre des murs, poser des parquets en noyer partout et mettre au jour la maçonnerie en briques d'origine. Le résultat était somptueux. Parfois, elle n'arrivait toujours pas à croire qu'elle vivait là. Ni le fait qu'inspirée par la splendide maison qu'elle avait créée et par ses années d'expérience à concevoir des lieux de travail et des chaînes d'hôtels, elle avait quitté la société où elle était employée depuis le Jour de la Bagarre pour la Baguette au Thon. Ni qu'elle avait désormais fondé sa propre entreprise de décoration d'intérieur.

Elle avait commencé avec un seul client mais le bouche-à-oreille l'avait aidée à se développer, année après année, et elle disposait maintenant d'une solide clientèle et d'assez de projets pour l'occuper au cours des prochains mois. Elle s'était spécialisée dans les solutions créatives à budgets modestes et faisait tout, des nouveaux habillages de fenêtres à la conception complète de maisons. Elle n'avait pas encore retrouvé le niveau de son ancien salaire mais avec ce que gagnait Max, ils s'en sortaient bien. Il faudrait s'adapter avec le bébé mais ils avaient prévu de télétravailler en fonction de lui. Nancy avait proposé de le garder pendant ses rendez-vous avec des clients, à condition qu'ils soient planifiés dans l'après-midi, après son service de dame de cantine au lycée de Weirbridge.

Tress était sur le point d'esquisser de nouvelles idées pour le bow-window du Cloverleaf Cottage de Mme Galbraith lorsqu'un nouveau bâillement provoqua un tiraillement sur le côté de son ventre. Elle frotta l'endroit et fut récompensée par un coup de pied éclair du bébé. La fenêtre en saillie de Mme Galbraith pouvait

attendre. Clairement, son petit garçon réclamait une pause avant le début de la journée.

Sur la table de la cuisine, le téléphone de Tress bipa pour signaler que la batterie était faible. Elle alla le chercher pour le brancher sur le chargeur de son bureau puis, doucement, elle s'allongea sur le canapé en tissu crème (cinquante livres sterling d'occasion, plus cinquante livres sterling pour le tissu dont elle l'avait elle-même recouvert) et ferma les yeux...

Elle ne savait pas avec certitude si c'était la douleur aiguë ou la sonnerie du téléphone fixe qui l'avait réveillée car, dans son esprit embrumé par le sommeil, les deux choses s'étaient produites exactement au même instant.

Se redressant en position assise, Tress laissa involontairement échapper un cri perçant au moment même où sa poche des eaux se rompait. Oh purée, non. Pas maintenant. Ce n'était pas le moment. Il lui restait encore trois semaines. Trop tôt. Trop tôt. PUNAISE, C'ÉTAIT TROP TÔT. Son cœur battait la chamade, la peur paralysait ses réactions, figeant ses membres et faisant tourner son esprit à vide. Cela ne pouvait pas être vrai. Pas maintenant. Elle avait besoin d'aide.

—Max !

Le cri avait franchi ses lèvres avant même qu'elle ne se rappelle qu'il n'était pas là. Il était en chemin pour Londres. Et pourquoi ce satané téléphone continuait-il à sonner ?

Respire à fond. Respire à fond. Pas de panique. Respire. Fais travailler tes poumons. Inspire. Expire. Tout va bien se passer. Ce devait être Max qui l'appelait avant d'embarquer. Elle pourrait lui dire de revenir, que

le bébé était en route. D'accord, elle pouvait faire cela. Il n'y avait pas d'autre option.

Utilisant toute la force de ses bras, elle s'extirpa du canapé pour se lever mais elle avait à peine fait quelques pas que le téléphone cessa de sonner, et le répondeur s'enclencha.

— Bonjour, c'est Agnes Wellington de Stonybridge Place. Nancy Jenkins m'a transmis votre numéro de téléphone parce que je souhaite refaire ma salle à manger et lui redonner un peu d'éclat. Si vous pouviez me rappeler au numéro qui s'affiche, ce serait formidable. C'est...

Tress n'écoula pas la suite car, au même instant, elle fut prise d'une vague d'angoisse qui lui coupa presque les jambes. Elle agrippa le bord du bureau et son regard se leva vers l'horloge accrochée au mur, au-dessus du meuble : 9 h 50. Oh, Dieu soit loué ! Le vol de Max ne décollait pas avant 10 h 40, il serait donc encore à l'aéroport.

Elle saisit son portable et..., zut, l'écran était complètement éteint. Elle suivit le câble jusqu'à son extrémité et vit qu'il était sorti de la prise USB dans le mur. Cette satanée technologie moderne n'était pas de son côté.

Elle s'empara du téléphone fixe et... Flûte, quel était son numéro professionnel ? L'employeur de Max avait changé de fournisseur téléphonique le mois dernier. Elle avait enregistré le nouveau numéro dans son Smartphone mais ne l'avait pas encore retenu.

Les mains tremblantes, elle farfouilla à la recherche du bout de papier sur lequel elle l'avait noté mais une nouvelle douleur vive lui coupa le souffle. Oh mince alors ! Ce n'était pas bon. Serrant les dents, elle essaya de respirer malgré la douleur mais elle conclut que celui

qui avait généreusement donné ce conseil n'avait pas une boule de bowling coincée entre ses organes.

Dès que le pire fut passé, elle s'empara de son bloc-notes et réussit tant bien que mal à composer le numéro sur le téléphone fixe.

—Salut..., répondit-il immédiatement, avant même que la communication ait été établie de son côté.

—Max, c'est moi ! Je pense que le bébé est...

Mais la voix de son mari l'interrompt.

—... Ici Max Walker de Bralatech. Je suis désolé de ne pouvoir prendre votre appel mais veuillez laisser un message et je vous rappellerai dès que possible.

Noooooooooon !

Luttant désespérément pour réprimer la panique qui lui nouait la gorge, Tress était sur le point de répéter cette information urgente quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. C'était peut-être lui ! Il avait peut-être oublié quelque chose. Ou bien son sixième sens lui avait soufflé de rentrer. Au moment où elle raccrochait, quelque chose tomba avec un bruit sourd sur le sol de l'entrée. Le courrier. C'était le facteur.

S'allongeant à nouveau sur le canapé, Tress gémit, refoulant ses larmes tout en s'efforçant de calmer sa respiration.

Cela. Ne. Pouvait. Pas. Arriver. Où était Max ? Pourquoi ne répondait-il pas au téléphone ? Comment pouvait-elle le joindre ? Elle avait besoin de lui là, maintenant. Parce qu'elle était presque certaine qu'elle allait mettre au monde leur enfant aujourd'hui.